
T'IRAI CRACHER SUR VOS TOMBES

.Author(s): J. H

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 165-166

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346695>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

NOTES DE LECTURE

Un gigantesque filet est tendu autour de Bigger et où qu'il se tourne se dressent les fantômes d'un châtiment qu'il n'a pas mérité. La machine sociale écrase ce malheureux qui a agi par crainte et par colère. Les horreurs qu'il commet par la suite, il les commet dans une sorte d'insconscience monstrueuse et, traqué, abandonné, affolé, seul devant le gouffre qui s'ouvre sous chacun de ses pas, Bigger meurt sur la chaise électrique.

Ce roman dresse un effroyable problème psychologique. Qu'adviendra-t-il d'un pays où l'équilibre social est à ce point fissuré ? Car on ne peut douter de l'authenticité de l'atmosphère qui est rendue avec une telle vigueur dans ce roman. C'est une source d'informations qui dépasse de cent coudées comptes rendus, reportages, statistiques, autant qu'une présence dépasse une photographie. Cette lutte sans merci entre deux races qui se côtoient et vivent ensemble dans une perpétuelle et monumentale incompatibilité, qui ne se rapprochent que pour mieux se mordre, tout cela est rendu de façon grandiose. Il fallait que cette œuvre vienne d'un noir, et d'un noir ayant particulièrement souffert d'un état de choses périme et d'un inéquité qui frise l'iniquité. Car il faut être noir pour mesurer l'étendue du malheur de la race noire aux Etats-Unis. Les blancs, sur ce point, vivent dans trop de sécurité et de confort pour faire plus qu'entrevoir, quelquefois, la féroce misère où crûpit celui qui vit de l'autre côté du mur.

On ne peut que saluer bien bas l'auteur d'une pareille œuvre, car sans le chercher il nous oblige, par le seul poids du tableau qu'il dresse devant nous d'une main inflexible, à baisser la tête sous cette tourmente de vérité et d'amour que nous avons, hélas, fuie depuis tant de siècles.

Madeleine GAUTIER.

J'IRAI CRACHER SUR VOS TOMBES

« Ma foi, c'est une façon comme une autre de vendre sa sa-lade... » dit Boris Vian dans la préface de ce livre dont il est le traducteur. Bien sûr, et je me demande pourquoi on mettrait sur la sellette une brave grenouille qui ne tient pas du tout à se faire plus grosse que le bœuf.

Bref, comme dit l'autre : « *Much ado about nothing.* » Ceci, pour les tapageurs qui firent chorus à l'apparition de *J'irai cracher sur vos tombes*.

Voici la vedette : un type de race noire encore que présentant tous les signes ethniques d'un Aryen, a décidé de venger un gosse, Tom, tué par les-blancs à cause d'une histoire de fille. Installé à Buckton (U.S.A.) comme gérant de librairie, il fait connaissance avec une bande de petits bourgeois genre jeunesse dorée de nos villes de province mais apparemment plus crapuleux. Les filles sont faciles, il les possède l'une après l'autre, simple hygiène, d'ailleurs. Ce sont deux filles magnifiques de la société, que « bonne » l'on nomme, qui sont choisies comme objet de ressentiment. Elles paieront pour le gosse. Donc, il les séduit, donc il finit par les violer et les tuer toutes deux. Voilà. Ah ! j'oubiais, le livre se termine par une chasse

PRESENCE AFRICAINÉ

à l'homme très exciting avec tout le bric-à-brac connu des films de gangsters: motos contre auto, sirène, virages à mort, pare-brise étoilé par coups de revolver, silence tragique après vacarme de la poursuite, sans oublier le gros plan classique de la fin : « Un filet de bave joignait sa bouche au plancher grossier de la grange. » C'est presque tout.

On remarque, à la lecture, combien ces Américains sont dans la tradition des mauvais films d'Hollywood et des magazines à gros tirage ; ce sont des corps généralement bien faits, des vêtements drôles. Exemple : « Je fis un sourire à la petite gosse blonde ; elle avait un pull bleu ciel rayé de blanc, sans col, et les manches roulées au coude, et des petites chaussettes blanches dans des souliers à grosse semelle de crêpe. Elle était gentille. Très formée. Ça devait être ferme dans la main comme des prunes bien mûres. » Cette fille est une starlette, c'est sûr.

Et tout ce monde-là, évidemment, boit sec, roule en Buick, s'exprime par phrases contractées au possible. Exemple :

« — Chaud, hein ? proposai-je.

— Mortel, dit-elle en s'étirant »

et couche pas mal pour son âge.

Cette espèce d'objectivité dans la description du comportement, objectivité qui ne retient que le détail conventionnel, donne à tous ces personnages une impersonnalité qui frise l'inexistence. C'est cette phénoménologie d'opérette que j'appellerais volontiers l'aspect « camuflagesque de *firai cracher sur vos tombes*. (Et ce titre sensationnel lui-même ne procède-t-il pas du même parti pris ?)

L'érotisme enfin, qui a fait vendre ce livre, s'explique tant en termes de stimuli et de réponses qu'il perd toute importance. Des chiens qui s'accouplent ne sont pas scandaleux, des robots non plus. Il en faut plus que cela pour que le scandale arrive.

Pourtant, peut-être que par delà l'inexistant et le « camuflagesque », le sérieux se dévoile-t-il quand même. Peut-être une vérité se niche-t-elle dans cette littérature de kiosques de gare.

Il s'agit, n'est-ce pas, d'un nègre qui se venge d'un sale coup des blancs. Il se venge par la possession sexuelle, par le viol. Ah ! mais ce son de cloche, si j'ose dire, n'est pas neuf dans la littérature noire américaine. De là à penser à la turgescence d'une volonté de puissance très particulière ; de là à évoquer le pressentiment d'une vitalité finalement victorieuse ; de là à construire le mythe d'une revanche de la vie sur la conscience, de Bios sur le Logos, hé ! hé ! sur le Logos décadent, sur le Logos impuissant des visages pâles ; de là à ceci, l'extrapolation est tentante, et il n'est pas impossible que l'auteur l'ait faite, très loin dans ses entrailles : « Ceux du village le pendirent tout de même parce que c'était un nègre. Sous son pantalon, son bas-ventre faisait encore une bosse dérisoire. »

Cela ne résonne-t-il pas comme le fameux : « Je suis encore vivant. » Hé ! hé ! Les parents des jeunes personnes à Buick et à Super-Chrysler en Amérique, et la Réaction sans moteur, hélas ! de nos colonies d'Afrique qui ont censuré ce livre auraient-ils pressenti la vérité noire cachée dans ce pantalon et grattant leur chef distingué commenceraient-ils d'Hamlet le monologue : « En avoir ou pas » telle est la question !

J. H.